

Kyotographie 2019 mise sur les bonnes ondes d'une nouvelle ère

Par Valérie Duponchelle | Mis à jour le 22/04/2019 à 19:43 / Publié le 22/04/2019 à 19:43



REPORTAGE - Alors que le Japon entame une nouvelle ère «Reiwa» le 1er mai avec l'avènement de l'empereur Naruhito, le jeune festival de photo de Kyoto continue son exploration du patrimoine impérial par l'image. Secrets de fabrication de cette 7e édition.

Pour sa 7e édition, Kyotographie, le jeune festival photo qui envahit Kyoto l'impériale chaque printemps, a uni l'Est et l'Ouest en mettant en exergue partout dans la ville le portrait en noir et blanc du superbe Ryuichi Sakamoto, pris à New York en 1989 par Albert Watson, l'Écossais de New York. Ce pionnier dans la création musicale contemporaine, célébré tant avec le groupe Yellow Magic Orchestra que pour ses projets personnels (oscar de la meilleure musique de film pour *Le Dernier Empereur* de Bernardo Bertolucci, musique du film *The Revenant* d'Alejandro Iñárritu en 2015), est beau comme une image.

Hier, lorsqu'il défiait de sa fureur juvénile l'insolent David Bowie, son ennemi et l'obscur objet de son désir, dans le film *Furyo* de Nagisa Ōshima en 1983. Encore aujourd'hui, lorsqu'il arpente, crinière argentée et grâce de danseur, la rétrospective *Lee Ufan: Habiter le temps* au Centre Pompidou-Metz pour laquelle il a créé une pièce sonore en accord avec l'art minimaliste du maître coréen. Il incarne parfaitement *Vibe*, le thème choisi pour ce Kyotographie 2019.



«Chaque année, nous nous posons la question 'Que s'est-il passé d'important dans le monde cette année et plus particulièrement au Japon?' Nous avons voulu 'lire l'air', capter l'invisible, mettre en avant les bonnes et les mauvaises vibrations qui nous relient tous, cerner cette atmosphère et y mettre des images dans un pays qui reste celui du non-dit, du contrôle de soi et de la réserve», expliquent en chœur le «light designer» Yusuke Nakanishi et la photographe Lucille Reyboz, fondateurs en 2013 de *Kyotographie* en réponse au désastre de Fukushima.



État des lieux, état d'esprit qu'il s'agit d'amener en douceur. D'où le choc d'une exposition comme *Ibasyo -Self-Injury / Proof of Existence* du jeune photographe japonais, Kosuke Okahara, sur l'automutilation des jeunes filles, souvent victimes de l'inceste et de violences familiales. Leurs récits se suivent dans un labyrinthe oppressant en forme d'impasses existentielles à la Horikawa Oike Gallery.

Le Japon, soulignent ces deux optimistes, civils de formes mais forcenés dans leur détermination, va entrer dans une nouvelle ère. Son nom «*Reiwa*» a été annoncé lundi 1er avril, il comporte deux idéogrammes qui peuvent être compris comme «harmonie» et «paix», voire plus prosaïquement comme «harmonie» et «ordre».

La nouvelle ère impériale commencera le 1er mai lors de l'avènement de l'empereur Naruhito à la suite de l'abdication de son père, Akihito. S'achèvera donc l'ère «Heisei» (elle a duré du dimanche 8 janvier 1989 au mardi 30 avril 2019), dont le sens oscille entre «stabilité», «accomplissement de la paix» et «la caractéristique d'être plat», selon les interprétations du plus au moins positif.



«Fukushima nous a fait réaliser en 2011 combien nous étions isolés les uns des autres, combien nous avons besoin d'être unis pour établir un avenir», insistent ces deux pionniers qui vont toute l'année à la pêche aux talents, de la Pologne à Cuba, des rencontres d'Arles au Festival de Lianzhou en Chine. Leur festival vit aujourd'hui une 7^e édition à quelques années-lumière de la première en 2013, restreinte, modeste et fervente comme une communauté d'artistes. «Notre festival photo est né de cette volonté de renaissance et brasse à dessein toutes les catégories, de la photo de mode à la photo documentaire, des grands noms de la photo à ceux qui éclosent».

Première photographique pour Benjamin Millepied

Comme la jeune Polonaise Weronicka Gesicka au formidable travail de recomposition de l'image, dans le sillage dérangeant et génial des *Cadavres exquis* surréalistes (*What a Wonderful World*, scénographie de cinéma avec salon des fifties, familles un peu monstrueuses et canapé propre à la Shimadai Gallery Kyoto). Comme cette S. F (*Splash Factory*) du tout jeune Teppei Kaneuji qui transforme l'ancienne usine d'imprimerie de *Kyoto Shimbun*, en un site de happenings farfelus où la peinture jaillit des murs, où les mécanismes plastiques semblent vivre leur vie numérique, colorée et répétitive.



C'est ludique, sans complexe, plein d'envies, de punch et de trouvailles. On est dans l'héritage des deux artistes suisses Peter Fischli et David Weiss, dans leur installation vidéo désormais historique au bricolage insensé, *The Way Things Go*, 1987, où le mouvement des choses inanimées ne s'interrompt plus.

Parce qu'il est né de deux artistes pour les artistes, Kyotographie veut révéler les facettes les moins connues des stars. Le paradis perdu de l'homme moderne et l'île de Skye moussue et basaltique sur la côte nord-ouest de l'Écosse selon Albert Watson dont le métier n'a guère érodé la malice (*Albert Watson / Wild*, au Museum of Kyoto Annex). Vingt ans de pratique photographique presque en cachette chez le chorégraphe et danseur Benjamin Millepied qui, première mondiale, surprend par son audace, sa lecture fantomatique des corps et son obstination du geste imprévu, inédit, inconnu (*Benjamin Millepied / Freedom in the Dark*, superbement accrochés par le duo François Cheval et Audrey Hoareau dans la tour ronde de Kondaya Genbei Kurogura, lieu qui reprend le nom de son maître des obis, Genbei-san, dixième génération des mythiques fabricants de kimonos).



Il s'agit de sortir des clichés, les plus répandus par exemple sur Cuba et sa photo avant, pendant, après la Révolution castriste, grâce à trois générations de photographes: *Alberto Korda / About Her...*, ou comment le portraitiste du Che, né en 1928, a tiré parti de sa pratique de la photo de mode après interdiction de son commerce par les révolutionnaires devenus censeurs; *René Peña / About Me...*, artiste du body language né en 1957, témoin d'une génération pleine d'utopie et de vastes déceptions; *Alejandro González / about Them...*, le benjamin né en 1974 qui regarde tous ceux - personnes, genres, faits et lieux- oblitérés par l'histoire officielle (sur trois étages crépusculaires et pourtant pleins d'énergie à Y Gion).



Dans ce chemin de traverse qui zigzague dans l'histoire de la photo contemporaine, le premier visé est le public, c'est-à-dire le grand public. Si on lui montre le travail infiniment poétique et presque immatériel de l'artiste tunisien Ismail Bahri, c'est dans les cuisines prestigieuses du Nijo-jo Castle de Kyoto. Ce château fut construit en 1603 pour être la résidence du premier shogun de la période Edo (1603-1867), Tokugawa Ieyasu (1543-1616). Son clan régna sur l'archipel pendant plus de 260 ans.

Souhaitant se prémunir des traîtres, le shogun Ieyasu fit poser un parquet dit «rossignol» dans ses couloirs: quiconque pose le pied sur ce sol entend immédiatement un son semblable au pépiement d'un oiseau et ainsi ne peut être surpris par des intrus ou des assassins potentiels, à l'image des légendaires ninja. Les touristes qui y avancent déchaussés peuvent le vérifier encore aujourd'hui.

Les haikus, poèmes brefs visant à célébrer l'évanescence des choses

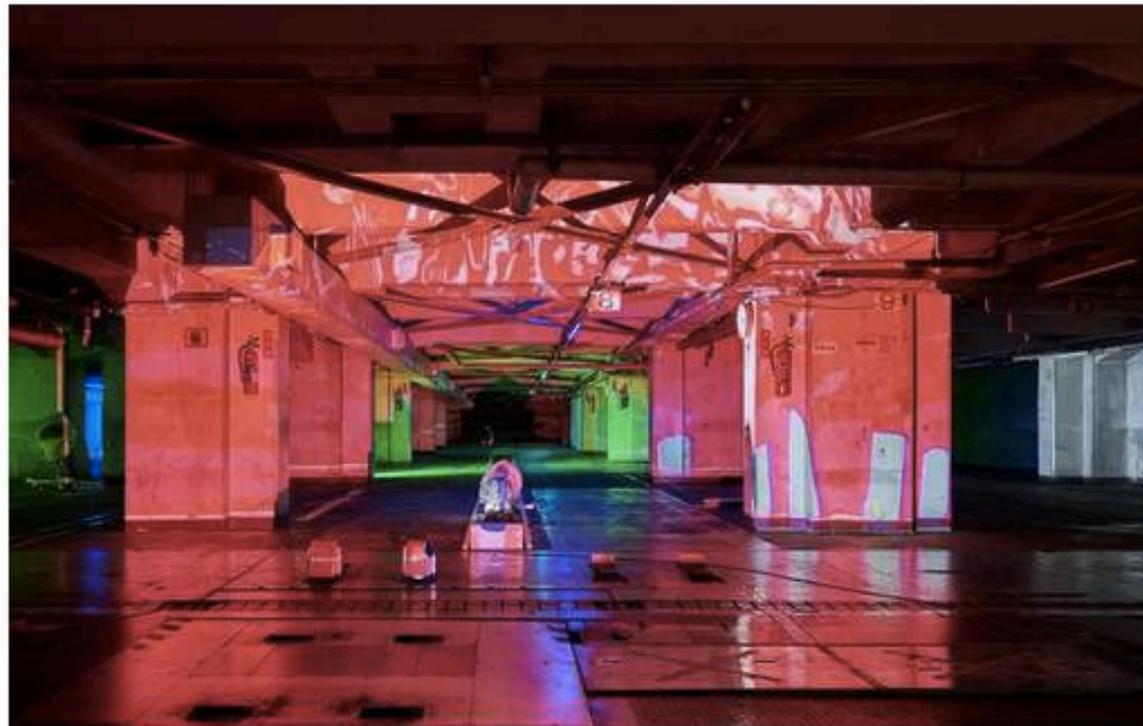
Le site entier de Nijo-jo - château, douves et jardins - est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1994. Rien ne peut être touché! Quitte à remplacer temporairement les 24 panneaux traditionnels coulissants par des panneaux aveugles de bois où l'artiste et sa commissaire Mouna Mekouar font entrer un rai de lumière, un peu de vent, un souffle infiniment délicat qui dessine des sculptures sur la plage avec juste un brin d'herbe, qui transforme une goutte d'eau sur un bras en Épée de Damoclès. Cet exercice du moins ne peut que toucher un public japonais pour lequel les haikus, poèmes japonais extrêmement brefs visant à dire et célébrer l'évanescence des choses, ne sont pas de simples références exotiques.



Tout le talent de ce duo franco japonais est d'avoir su convaincre une ville impériale, patrimoniale et conservatrice, mais aussi terriblement pointue et «high tech» comme l'atteste la présence du siège de Nitendo, du bien-fondé de l'art et de sa liberté. L'autocensure semble avoir plus d'effets que la censure. Ainsi, notent -ils simplement, l'exposition *Coastal Motifs* du photographe de Tokyo et Arles, Tadashi Ono, qui montraient l'an dernier la folie des hommes bâtissant à prix d'or des km de murs de béton au nord-est du Japon entre l'archipel et la mer, «a été unanimement cité dans la presse étrangère, n'a pas été évoqué dans la presse japonaise».

Des gravures trop érotiques pour être exposées

Cette année, les limites sont testées avec l'incroyable collection de 'shunga', ces gravures érotiques que les amateurs savent décrypter au-delà de l'évidence et de ses disproportions anatomiques, de la couleur du kimono qui dit la saison à la posture des amants qui révèle la nature de leurs conditions. Antiquaire de Tokyo, son collectionneur, Mitsuru Uragami en parle avec une franche passion et une érudition folle: il commença à 18 ans par les mangas (1000 volumes) avant de plonger dans ce continent inavoué (plus de 2000 pièces) que seul a osé montrer le British Museum de Londres (interdit au moins de 18 ans, comme les photographies pourtant quasi abstraites de Pierre Sernet, le tout audacieusement présenté par Chanel Nexus Hall à la Kondaya Genbei Chikuin-no-Ma).



Au lendemain d'un vernissage devenu rituel avec baquet de saké à briser d'un coup collectif de maillet et discours du maire de Kyoto, notre ambassadeur au Japon a d'ailleurs distingué une figure de la ville, Tetsuya Ozaki, journaliste, éditeur d'art, universitaire et ferme soutien, dès la première heure, de Kyotographie. Sa superbe

maison traditionnelle toute en bois et en pièces closes abrite une bibliothèque à faire rêver l'Orient et l'Occident. Elle a accueilli nombre des hôtes du festival naissant, du photographe finno-américain Arno Rafael Minkinen à Eliane Bouvier, la veuve de Nicolas Bouvier, l'auteur suisse de *L'usage du monde* (1963) et de *Chronique japonaise* (1975), et Kate Barry qui révéla les portraits tendres des siens là où Benjamin Millepied se découvre aujourd'hui. C'est à la Villa Kujoyama, sa voisine, que Laurent Pic a remis les insignes de chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres à Tetsuya Ozaki, devant un parterre franco japonais émérite (dont Pascal Beausse, responsable des collections photographiques du centre national des Arts plastiques à Paris, et curator de l'exposition de Kengou Ru, le lauréat de KG+ Award 2018).

«Amoureux des arts, Tetsuya Ozaki fonde en 2003 un magazine d'art contemporain bilingue *ART IT* (anglais-japonais) qui couvre les événements dans le domaine des arts de la scène japonais et d'Asie pacifique, pour donner une meilleure visibilité de la création contemporaine dans cette partie du monde. Rôle de grand communicant qu'il jouera également en tant que producteur général de la section des Arts de la scène de la Triennale d'Aichi en 2013 et qui aura permis d'introduire depuis, le travail de nombreux artistes français du spectacle vivant et des arts visuels au Japon. L'exposition qu'il propose en tant que commissaire dans le cadre de *Nuit Blanche Kyoto 2017*, et intitulée *Mitate and Imagination - Hommage à Sen no Rikyu et Marcel Duchamp*, en est un exemple frappant, avec l'invitation faite à 6 grands artistes japonais et 2 artistes françaises, de présenter une installation sur comment l'art stimule l'imagination», souligna l'ambassadeur de France au Japon, fidèle du festival.

Livreur de bento et photographe de la vieillesse japonaise



Kyotographie a su, à sa façon, fertiliser cette amitié franco-nippone, de nos diplomates aux mécènes (Chanel, Ruinart, Zadig & Voltaire, BMW...). Son programme fait briller le star system avec le Brésilien Vik Muniz (son formidable documentaire *Waste Land* fut nommé pour l'Oscar du meilleur film documentaire en 2011) dont les installations géantes créées à même le sol de l'atelier deviennent soudain de bien plus petites photos d'arbres et de ceps de vignes (*Shared Roots*, fort bien présenté par la maison Ruinart chez Asphodel).

Pour doper leur jeune festival, Yusuke Nakanishi et Lucille Reyboz ont même créé leur festival off, KG+ (70 expos parallèles au programme officiel qui en compte 11, cette année) avec la Japonaise francophone Sae Shimai et le Français de

Kyoto Philippe Bergonzo. Après une édition 2018 un peu décevante, ils ont mis au point un système de bourses de 200. 000 yens (environ 1.800 euros) pour les 12 finalistes sur les 150 candidats, soit de quoi alimenter catalogues et expos et réveiller un vrai enthousiasme.

Beaucoup d'émotions dans ce off qui a choisi de récompenser le tout jeune Atsushi Fukushima, livreur de bento (lunch boxe à la japonaise) et portraitiste déchirant de la vieillesse la plus solitaire, la plus confinée, dont l'espace vital ne déborde guère de sa couche (*Box Lunch is Ready*). Il le dit sans détours, «presque tous (ses) sujets sont morts» depuis cette série pleine de tact, de compassion et de rude vérité.



Tout n'est pas si terrible, mais tout n'est pas rassurant pour autant. Beaucoup de fans, ainsi, pour le travail conjugal délirant de Chika et Ichio Usui, malheureusement desservi par une scénographie pop envahissante (*Communities bound together by a common destiny*, dans une ancienne école abandonnée digne de tous les thrillers): madame s'enterre dans le jardin familial, monsieur photographie les jambes ou le nez qui en sortent!



● KYOTOGRAPHIE, jusqu'au 12 mai 2019 à Kyoto, Kansai, Japon. Programme détaillé sur www.kyotographie.jp

La rédaction vous conseille

- 📖 [Kyotographie: le Japon tire son autoportrait](#)
- 📖 [La photo sort de la chambre noire](#)
- 📖 [Kyotographie, le jeune festival de photo qui monte](#)
- 📖 [Kate Barry, son ultime voyage à Kyoto](#)
- 📖 [Lee Ufan: «Mes œuvres aident à regarder le temps autrement»](#)



Valérie Duponchelle

Auteur - [Sa biographie](#)

[Suivre](#) 180 abonnés

Ses derniers articles

- 📖 [Donatien Grau: «Les artistes sont nos nouveaux démiurges»](#)
- 📖 [Martin Creed, un extraterrestre au Centro Botin de Santander](#)